

I – Eschyle, *Les Choéphores*, 1027-1064

ORESTE

J'ai bien tué ma mère,  
Mais ce meurtre était juste, car elle était souillée  
Par une tâche horrible, et, qui plus est, maudite  
Par les dieux pour son crime ! (...)  
Quant à moi, le banni, que je sois mort  
Ou vivant, j'ai légué ce renom effroyable.

LE CHŒUR

Ton geste fut heureux : ne mets pas dans ta bouche  
De lugubres propos, ne te harcèle point  
De la sorte le jour où Argos ressuscite,  
Toi qui décapitas deux serpents monstrueux.

ORESTE

Mais qui va là ? Horreur ! Des femmes noir-vêtues...  
Et ces serpents grouillant autour d'elles... Fuyons !

LE CHŒUR

Mais non, c'est ton esprit qui croit voir des fantômes !  
Ressais-toi ! Que peut redouter ce vainqueur ?

ORESTE

Ces spectres ne sont point l'œuvre de mon cerveau.  
Non, je le sais, ce sont les Chiennes de ma mère !

LE CHŒUR

Un sang tiède s'écoule encore de tes mains :  
C'est pourquoi ton esprit se gonfle de terreur.

ORESTE

Ô seigneur Apollon ! Vois comme elles fourmillent !  
Et je vois de leurs yeux un sang noir s'égoutter !

LE CHŒUR

Pour te purifier, cours vite chez Loxias,  
Lui et lui seul pourra te guérir de ton mal.

ORESTE

Vous ne les voyez pas ! Moi, si, elles sont là,  
Cherchant à me traquer ! Je n'en puis plus, je fuis...

LE CHŒUR

Sois heureux ! Et qu'un dieu bienfaisant te concède  
Un regard dévoué pour des jours favorables.

II – Jean Giraudoux, *Électre*, Acte I sc. 1

L'ÉTRANGER : Tout ce que je me rappelle, du palais d'Agamemnon, c'est une mosaïque. On me posait dans un losange de tigres quand j'étais méchant, et dans un hexagone de fleurs quand j'étais sage. Et je me rappelle le chemin qui me menait rampant de l'un à l'autre... On passait par des oiseaux.

PREMIÈRE PETITE FILLE : Et par un capricorne.

L'ÉTRANGER : Comment sais-tu cela, petite ?

LE JARDINIER : Votre famille habitait Argos ?

L'ÉTRANGER : Et je me rappelle aussi beaucoup, beaucoup de pieds nus. Aucun visage, les visages étaient haut dans le ciel, mais des pieds nus. J'essayais, entre les franges, de toucher leurs anneaux d'or. Certaines chevilles étaient unies par des chaînes ; c'était les chevilles d'esclaves. Je me rappelle surtout deux petits pieds tout

blancs, les plus nus, les plus blancs. Leur pas était toujours égal, sage, mesuré par une chaîne invisible. J'imaginais que c'était ceux d'Électre. J'ai dû les embrasser, n'est-ce-pas ? Un nourrisson embrasse tout ce qu'il touche.

DEUXIÈME PETITE FILLE : En tout cas, c'est le seul baiser qu'ait reçu Électre.

LE JARDINIER : Pour cela, sûrement.

PREMIÈRE PETITE FILLE : Tu es jaloux, hein, jardinier ?

L'ÉTRANGER : Elle habite toujours le palais, Électre ?

DEUXIÈME PETITE FILLE : Toujours. Pas pour longtemps.

L'ÉTRANGER : C'est sa fenêtre, la fenêtre aux jasmins ?

LE JARDINIER : Non. C'est celle de la chambre où Atrée, le premier roi d'Argos, tua les fils de son frère.

PREMIÈRE PETITE FILLE : Le repas où il servit leurs cœurs eut lieu dans la salle voisine. Je voudrais bien savoir quel goût ils avaient.

TROISIÈME PETITE FILLE : Il les a coupés, ou fait cuire entiers ?

DEUXIÈME PETITE FILLE : Et Cassandra fut étranglée dans l'échauguette.

TROISIÈME PETITE FILLE : Ils l'avaient prise dans un filet et la poignardaient. Elle criait comme une folle, dans sa voilette... J'aurais bien voulu voir.

PREMIÈRE PETITE FILLE : Tout cela dans l'aile qui rit, comme tu le remarques.

L'ÉTRANGER : Celle avec les roses ?

LE JARDINIER : Étranger, ne cherchez aucune relation entre les fenêtres et les fleurs. Je suis le jardinier du palais. Je les fleuris bien au hasard. Ce sont toujours des fleurs.

DEUXIÈME PETITE FILLE : Pas du tout. Il y a fleur et fleur. Le phlox va bien mal sur Thyeste.

TROISIÈME PETITE FILLE : Et le réséda sur Cassandra.

LE JARDINIER : Vont-elles se taire ! La fenêtre avec les roses, étranger, est celle de la piscine où notre roi Agamemnon, le père d'Électre, glissa, revenant de la guerre, et se tua, tombant sur son épée.

PREMIÈRE PETITE FILLE : Il prit son bain après sa mort. À deux minutes près. Voilà la différence.

LE JARDINIER : La voilà, la fenêtre d'Électre.

L'ÉTRANGER : Pourquoi si haut, presque aux combles ?

LE JARDINIER : Parce que, de cet étage, on voit le tombeau de son père.

L'ÉTRANGER : Pourquoi dans ce retraits ?

LE JARDINIER : Parce que c'est l'ancienne chambre du petit Oreste, son frère, que sa mère envoya hors du pays quand il avait deux ans, et dont on n'a plus de nouvelles.

DEUXIÈME PETITE FILLE : Écoutez, écoutez, mes sœurs ! On parle du petit Oreste !

LE JARDINIER : Voulez-vous partir ! Allez-vous nous laisser ! On dirait des mouches.

III – Jean Giraudoux, *Électre*, Acte II sc. 10

## SCÈNE X

*Électre. Le Mendiant. La Femme Narsès. Les Euménides. Mendians. Un serviteur.*

*Les Euménides ont juste l'âge et la taille d'Électre.*

UN SERVITEUR : Fuyez, vous autres, le palais brûle !

PREMIÈRE EUMÉNIDE : C'est la lueur qui man-  
quait à Électre. Avec le jour et la vérité, l'incendie lui en  
fait trois.

DEUXIÈME EUMÉNIDE : Te voilà satisfaite,  
Électre ! La ville meurt !

ÉLECTRE : Me voilà satisfaite. Depuis une minute, je  
sais qu'elle renaîtra.

TROISIÈME EUMÉNIDE : Ils renaîtront aussi, ceux  
qui s'égorgeaient dans les rues ? Les Corinthiens ont donné  
l'assaut, et massacrent.

ÉLECTRE : S'ils sont innocents, ils renaîtront.

PREMIÈRE EUMÉNIDE : Voilà où t'a menée l'or-  
gueil. Électre ! Tu n'es plus rien ! Tu n'as plus rien !

ÉLECTRE : J'ai ma conscience, j'ai Oreste, j'ai la jus-  
tice, j'ai tout.

DEUXIÈME EUMÉNIDE : Ta conscience ! Tu vas  
l'écouter, ta conscience, dans les petits matins qui se pré-  
parent. Sept ans tu n'as pu dormir à cause d'un crime  
que d'autres avaient commis. Désormais, c'est toi la cou-  
pable.

ÉLECTRE : J'ai Oreste. J'ai la justice. J'ai tout.

TROISIÈME EUMÉNIDE : Oreste ? Plus jamais tu  
ne reverras Oreste. Nous te quittons pour le cerner. Nous  
prenons ton âge et ta forme pour le poursuivre. Adieu.  
Nous ne le lâcherons plus, jusqu'à ce qu'il délire et se tue,  
maudissant sa sœur.

ÉLECTRE : J'ai la justice. J'ai tout.

LA FEMME NARSÈS : Que disent-elles ? Elles sont  
méchantes ! Où en sommes-nous, ma pauvre Électre, où  
en sommes-nous !

ÉLECTRE : Où nous en sommes ?

LA FEMME NARSÈS : Oui, explique ! Je ne saisis  
jamais bien vite. Je sens évidemment qu'il se passe  
quelque chose, mais je ne rends mal compte. Comment  
cela s'appelle-t-il, quand le jour se lève, comme au-  
jourd'hui, et que tout est gâché, que tout est saccagé, et  
que l'air pourtant se respire, et qu'on a tout perdu, que  
la ville brûle, que les innocents s'entre-tuent, mais que les  
coupables agonisent, dans un coin du jour qui se lève ?

ÉLECTRE : Demande au mendiant. Il le sait.

LE MENDIANT : Cela a un très beau nom, femme  
Narsès. Cela s'appelle l'aurore.

RIDEAU

IV - Jean-Paul Sartre, *Les Mouches*, II, 2, VIII

ORESTE : Je suis libre, Électre ; la liberté a fondu sur  
moi comme la foudre.

ÉLECTRE : Libre ? Moi, je ne me sens pas libre.  
Peux-tu faire que tout ceci n'ait pas été ? Quelque chose  
est arrivé que nous ne sommes plus libres de défaire.

Peux-tu empêcher que nous soyons pour toujours les  
assassins de notre mère ?

ORESTE : Crois-tu que je voudrais l'empêcher ? J'ai  
fait mon acte, Électre, et cet acte était bon. Je le porterai  
sur mes épaules comme un passeur d'eau porte les voya-  
geurs, je le ferai passer sur l'autre rive et j'en rendrai  
compte. Et plus il sera lourd à porter, plus je me réjouirai,  
car ma liberté, c'est lui. Hier encore, je marchais au  
hasard sur la terre, et des milliers de chemins fuyaient  
sous mes pas, car ils appartenaient à d'autres. Je les ai  
tous empruntés, celui des haleurs, qui court au long de la  
rivière, et le sentier du muletier et la route pavée des  
conducteurs de chars ; mais aucun n'était à moi. Au-  
jourd'hui, il n'y en a plus qu'un, et Dieu sait où il mène :  
mais c'est mon chemin. Qu'as-tu ?

ÉLECTRE : Je ne peux plus te voir ? Ces lampes  
n'éclairent pas. J'entends ta voix, mais elle me fait mal,  
elle me coupe comme un couteau. Est-ce qu'il fera tou-  
jours aussi noir, désormais, même le jour ? Oreste ! Les  
voilà !

ORESTE : Qui ?

ÉLECTRE : Les voilà ! D'où viennent-elles ? Elles  
pendent du plafond comme des grappes de raisins noirs,  
et ce sont elles qui noircissent les murs ; elles se glissent  
entre les lumières et mes yeux, et ce sont leurs ombres  
qui me dérobent ton visage.

ORESTE : Les mouches...

ÉLECTRE : Écoute !... Écoute le bruit de leurs ailes,  
pareil au ronflement d'une forge. Elles nous entourent,  
Oreste. Elles nous guettent ; tout à l'heure elles s'abat-  
tront sur nous, et je sentirai mille pattes gluantes sur mon  
corps. Où fuir, Oreste ? Elles enflent, elles enflent, les  
voilà grosses comme des abeilles, elles nous suivront par-  
tout en épais tourbillons. Horreur ! Je vois leurs yeux,  
leurs millions d'yeux qui nous regardent.

ORESTE : Que nous importent les mouches ?

ÉLECTRE : Ce sont les Erinyes, Oreste, les déesses du  
remords.

*des voix, derrière la porte* : Ouvrez ! Ouvrez ! S'ils  
n'ouvrent pas, il faut enfoncer la porte.

V - Jean-Paul Sartre, *Les Mouches*, III, 6

ORESTE, *s'est dressé* : Vous voilà donc, mes sujets très  
fidèles ? Je suis Oreste, votre roi, le fils d'Agamemnon, et  
ce jour est le jour de mon couronnement. (*La foule gronde,  
décontenancée.*) Vous ne criez plus ? (*La foule se tait.*) Je sais :  
je vous fais peur. Il y a quinze ans, jour pour jour, un  
autre meurtrier s'est dressé devant vous, il avait des gants  
rouges jusqu'au coude, des gants de sang, et vous n'avez  
pas eu peur de lui car vous avez lui dans ses yeux qu'il  
était des vôtres et qu'il n'avait pas le courage de ses actes.  
Un crime que son auteur ne peut supporter, ce n'est plus  
le crime de personne, n'est-ce pas ? C'est presque un  
accident. Vous avez accueilli le criminel comme votre  
roi, et le vieux crime s'est mis à rôder entre les murs de la  
ville, en gémissant doucement, comme un chien qui a  
perdu son maître. Vous me regardez, gens d'Argos, vous  
avez compris que mon crime est bien à moi ; je le reven-  
dique à la face du soleil, il est ma raison de vivre et mon  
orgueil, vous ne pouvez ni me châtier, ni me plaindre, et

c'est pourquoi je vous fais peur. Et pourtant, ô mes hommes, je vous aime, et c'est pour vous que j'ai tué. Pour vous. J'étais venu réclamer mon royaume et vous m'avez repoussé parce que je n'étais pas des vôtres. À présent, je suis des vôtres, ô mes sujets, nous sommes liés par le sang, et je mérite d'être votre roi. Vos fautes et vos remords, vos angoisses nocturnes, le crime d'Egiste, tout est à moi, je prends tout sur moi. Ne craignez plus vos morts, ce sont *mes* morts. Et voyez : vos mouches fidèles vous ont quittés pour moi. Mais n'ayez crainte, gens d'Argos : je ne m'assiérai pas, tout sanglant, sur le trône de ma victime : un dieu me l'a offert et j'ai dit non. Je veux être un roi sans terre et sans sujets. Adieu, mes hommes, tentez de vivre : tout est neuf ici, tout est à commencer. Pour moi aussi la vie commence. Une étrange vie. Écoutez encore ceci : un été, Scyros fut infestée par les rats. C'était une horrible lèpre, ils rongeaient tout ; les habitants de la ville crurent en mourir. Mais, un jour, vint un joueur de flûte. Il se dressa au cœur de la ville – comme ceci. (*Il se met debout.*) Il se mit à jouer de la flûte et tous les rats vinrent se presser autour de lui. Puis il se mit en marche à longues enjambées, comme ceci (*il descend du piédestal*), en criant aux gens de Scyros : « Écartez-vous ! » (*La foule s'écarte.*) Et tous les rats dressèrent la tête en hésitant – comme font les mouches. Regardez ! Regardez les mouches ! Et puis tout d'un coup ils se précipitèrent sur ses traces ; Et le joueur de flûte avec ses rats, disparut pour toujours. Comme ceci.

*Il sort ; les Erinyes se jettent en hurlant derrière lui.*

RIDEAU

#### VI - Eschyle, *Les Euménides*, 748-807

APOLLON. – Comptez bien les cailloux, étrangers ! Respectez la justice et ne vous trompez point. Si une seule voix est oubliée, ce sera un grand malheur. Un seul suffrage peut relever une maison !

ATHÉNA. – Cet homme est absous de l'accusation de meurtre ; les suffrages sont en nombre égal des deux côtés.

ORESTE. – Ô Pallas, tu as sauvé ma maison, tu m'as rendu la terre de la patrie d'où j'étais exilé ! Chacun dira parmi les Hellènes : Cet homme Argien est enfin rétabli dans les biens paternels par la faveur de Pallas et de Loxias, et aussi de celui qui accomplit toutes choses et qui m'a sauvé, plein de pitié pour la destinée fatale de mon père, quand il a vu ces vengeresses de ma mère. Pour moi, en retournant dans ma demeure, je me lie à cette terre et à ton peuple par ce serment, que, jamais, dans la longue suite des temps, aucun roi d'Argos n'entrera la lance en main dans la terre Attique. Certes, moi-même, alors enfermé dans le tombeau, je frapperai d'un inévitable châtement ceux qui violeront le serment que je fais. Je rendrai leur chemin morne et malheureux, et je les ferai se repentir de leur action. Mais si les Argiens gardent la foi que j'ai jurée à la ville de Pallas, s'ils combattent toujours pour elle, je leur serai toujours bienveillant. Salut, ô toi, Pallas ! et toi, peuple de la ville ! Puissiez-vous toujours accabler inévitablement vos ennemis ! Puissent vos armes vous sauver toujours, et toujours être victorieuses !

LE CHŒUR DES EUMÉNIDES. – Ah ! jeunes dieux, vous avez foulé aux pieds les lois antiques, et vous avez arraché cet homme de mes mains ! Et moi, couverte d'opprobre, méprisée, misérable, enflammée de colère, ô douleur ! je vais répandre goutte à goutte sur le sol le poison de mon cœur terrible à cette terre. Ni feuilles, ni fécondité ! Ô justice, te ruant sur cette terre, tu mettras partout les souillures du mal ! Gémirai-je ? Que devenir ? que faire ? Je subis des peines qui seront funestes aux Athéniens ! Les malheureuses filles de la nuit sont grandement outragées ; elles gémissent de la honte qui les couvre !

ATHÉNA. – Croyez-moi, ne gémissiez pas aussi profondément. Vous n'êtes point vaincues. La cause a été jugée par suffrages égaux et sans offense pour vous ; mais les témoignages de la volonté de Zeus ont été manifestes. Lui-même a dicté cet oracle : qu'Oreste, ayant commis ce meurtre, ne devait point en être châtié. N'envoyez donc point à cette terre votre colère terrible ; ne vous irritez point, ne la frappez point de stérilité, en y versant goutte à goutte la bave des démons, implacable rongeuse des semences. Moi, je vous fais la promesse sacrée que vous aurez ici des demeures, des temples et des autels ornés de splendides offrandes, et que vous serez grandement honorées par les Athéniens.

- (I) Que pense voir Oreste ? Quelle est l'interprétation que le chœur donne de cette vision ?
- (II) Quelles différences y a-t-il entre les paroles des petites filles et celles des autres personnages de la scène ? Dans quel registre nous font-elles entrer ?
- (II, III) Quelle différence y a-t-il entre les Euménides du premier texte et celles du dernier texte de Giraudoux ?
- (II, IV) Quel point de contact y a-t-il entre ces deux textes ?
- (III, IV) Étudiez les réactions d'Électre et Oreste après le meurtre de leur mère dans les deux textes.
- (V, VI) Quel rôle les Euménides jouent-elles dans ces deux textes ?